

EIVRE VII.

VOYAGES DANS L'EST ET DANS LE NORD
DE L'AFRIQUE.

MOZAMBIQUE.

THOMAN.—SALT.

Les Portugais comprennent sous le nom de capitainerie générale de Mozambique leurs possessions à la côte orientale d'Afrique ; elles s'étendent du 10° au 25° degré de latitude australe. Maurice Thomas, missionnaire-jésuite, visita une partie de ce pays de 1757 à 1759. Il exerça ses fonctions à Kilimané, près de Senna, sur le fleuve de ce nom, et à Tetté, village le plus éloigné que le Portugal possède dans le Monomotapa ; ensuite il fut envoyé à Marangué, lieu éloigné de Tetté d'une demi-journée de route.

M. Salt vint à Mozambique en 1809. Cette île, qui peut avoir une lieue de circonférence, et qui est à une lieue du continent, forme, avec la côte

opposée, une belle baie. La ville est la résidence du gouverneur-général. Les maisons sont grandes et bien bâties ; le toit est en terrasse, et reçoit l'eau de pluie qui tombe dans de grandes citernes, et sert à la consommation des habitans, ainsi qu'à l'approvisionnement des navires.

Le commerce consiste en or, ivoire et esclaves ; il doit donner des profits considérables par le peu de valeur des marchandises que l'on donne en échange aux naturels : ce sont des cauris, du tabac, du sel, des mouchoirs de couleur et des toiles grossières ; dans l'intérieur, on obtient quelquefois, pour des objets valant deux piastres, un esclave ou une soixantaine de livres d'ivoire.

Au nord de Mozambique s'avance la presqu'île de Caboceiro, longue de 9 milles et large de quatre ; elle ne tient au continent que par un isthme ayant à peine un mille de largeur ; c'est là que se trouvent les maisons de campagne du gouverneur-général et des principaux habitans. Ce canton produit presque toutes les denrées nécessaires à la consommation de Mozambique. La presqu'île forme réellement la limite de la domination portugaise ; elle est exposée à de fréquentes incursions de la part des naturels.

Ceux-ci sont gouvernés par des roitelets ou cheikhs, qui se disent vassaux des Portugais. Le gouverneur de Mozambique délivre à quelques-uns

des patentes, et les reconnaît comme amis de son roi en leur imposant un tribut.

Les gouvernemens ou capitaineries de Kilimané, de Senna, de Sofala, d'Inhambané, de la baie de Lorenço-Marqués et du Cabo-Delgado, sont subordonnés au gouverneur du Mozambique. Il a dans chacun de ces lieux une garnison composée d'une centaine d'hommes et un juge. Ces postes ne sont pas bien redoutables. Un marchand de Mokha disait que si on lui donnait cent hommes de bonnes troupes arabes, il se chargeait d'enlever aux Portugais Mozambique, leur métropole de l'Afrique orientale. Les îles de Querimba, qui composent presque toute la capitainerie du Cabo-Delgado, étaient jadis fertiles en riz, millet et légumes; elles servaient d'asile aux pêcheurs: elles sont, en quelque sorte, réduites à un désert par les invasions continuelles des Sacalvas de Madagascar. Dans toutes ces îles, on rencontre les vestiges de grandes populations; et de ce groupe jusqu'à Mozambique, on trouve également, le long de la côte, les ruines de plusieurs petits forts.

Les baleines sont si nombreuses près de l'embouchure du Mocambo, que leur pêche y est très-importante. Entre Mozambique et Kilimané, le pays habité par les Cafres est abondant en millet, riz, haricots et autres légumes; il est propre à la culture du coton, du sucre, du café et de l'indigo. Le café

croît spontanément dans les bois. Malgré cette fécondité du sol, les pays soumis aux Portugais dans cette partie de l'Afrique ont une bien faible population: si on la compare à l'étendue du terrain, il en résulte que, par lieue carrée, il n'existe qu'un septième d'habitant; et néanmoins le nombre des naissances l'emporte de beaucoup sur celui des décès, et le climat est salubre. Il est vrai que l'agriculture est dans l'enfance, ou plutôt dans la décadence, et que la terre fournit à peine le nécessaire à un petit nombre de familles, par un effet incontestable d'une mauvaise législation. La couronne possède de grands fiefs, qui ne sont partagés qu'entre un petit nombre de cultivateurs, et ceux-ci sont exposés, sous divers prétextes, d'être privés du fruit de leurs travaux. D'un autre côté, les dominicains, qui sont les curés, font toutes sortes de violences aux habitans: ils apportent les plus grands obstacles aux mariages, en imposant des taxes à leurs paroissiens qui veulent s'unir par un nœud légitime; ce qui oblige ceux-ci, pour la plupart, à vivre en concubinage.

Les esclaves sont très-nombreux, et cependant on en tire peu d'avantage pour l'agriculture; car les colons ou habitans blancs qui en possèdent quelquefois jusqu'à six cents, en emploient pour leur service près du tiers ou du quart; les autres

s'occupent uniquement à pourvoir à leur subsistance. La même raison produit une grande désertion parmi les esclaves. Les colons sont souvent réduits à recourir aux cheikhs des cantons voisins pour en obtenir les objets de première nécessité, lorsque les produits de leurs terres ne suffisent pas pour leur consommation.

L'industrie est nulle : dans chaque famille quelques esclaves exercent les métiers les plus indispensables, mais leurs ouvrages sont extrêmement grossiers.

Le manque absolu d'éducation publique est la cause première de cette ignorance ; elle est due aussi à l'indolence des blancs, qui font le commerce de l'intérieur par le moyen de leurs esclaves, et qui passent tout leur temps à dormir, à fumer et à prendre du thé : toute combinaison d'idée leur est étrangère. Si quelquefois ils sortent de leurs habitations, ce n'est qu'au coucher du soleil, pour étaler leur stupide paresse et leur imbécile vanité, étendus sur un palanquin porté par quatre misérables esclaves. Les blancs d'un rang inférieur, assurés de leur subsistance par l'extrême abondance des vivres, se livrent à la fainéantise, et ne font également le commerce avec l'intérieur du pays que par le moyen des esclaves, trouvant aisément des gens qui leur confient à crédit toutes sortes de marchandises. Ceux qui

sont déportés d'Europe par sentence des tribunaux, trouvent dans la liberté des habitans les moyens d'existence, et il est rare qu'ils oublient les pratiques vicieuses qui ont été la cause de leur exil.

Il n'y a aucun fonds assigné par l'état à l'éducation publique ; chaque famille est obligée d'enseigner à ses enfans les premiers élémens des connaissances ; car même les curés dominicains, ne remplissent aucunement la mission d'enseigner l'évangile, puisqu'ils ne s'en acquittent pas envers les blancs eux-mêmes. En supposant que la profonde ignorance de ces moines n'opposât pas un obstacle invincible à ce qu'ils satisfassent à leur devoir, on ne tirerait aucun fruit de leurs leçons par le mauvais exemple qu'ils donnent ; il font de leur ministère une affaire de commerce, en vendant jusqu'aux sacremens à prix d'or, et ne faisant point pour leurs paroissiens un seul pas qui ne soit taxé : ils ne sont guidés que par le plus vil intérêt.

L'or et l'ivoire exportés de Mozambique viennent principalement des cantons montagneux voisins de la source du Zambèze ; c'est pourquoi les Portugais attachent une haute importance à la conservation des établissemens qu'ils possèdent sur les bords de ce fleuve. A vingt journées de marche dans l'intérieur, en partant de l'embou-

chure du Sena, on arrive à Manica, le grand marché de l'or; il s'y tient une foire annuelle où ce métal et l'ivoire sont apportés. Le territoire de Manica, montagneux mais fertile, appartient aux naturels: les Portugais se concilient leurs chefs par des présens. Ils payent un tribut régulier au Quitève ou roi du pays. Le bel établissement de Tette sert aussi d'entrepôt. Les Portugais ont bâti un fort à Zumbo, où l'on ne peut arriver qu'avec une extrême difficulté et par une route détournée qui exige près d'un mois.

Les Makouas ou Makouanas sont la nation la plus puissante de ces contrées: son pays s'étend depuis Mélinde dans le nord, jusqu'à l'embouchure du Zambèze dans le sud. Elle est partagée en plusieurs tribus. Robustes, d'un extérieur hideux et féroces, les Makouanas se tatouent la peau avec tant de rudesse, que les cicatrices ont souvent plus d'une ligne de profondeur. Ils aiguissent leurs dents de manière à leur donner l'apparence d'une scie; coupent leurs cheveux de plusieurs manières bizarres; rasant tantôt un côté de la tête, tantôt l'autre, tantôt les deux, conservant seulement une espèce de crête qui va du front jusqu'à la nuque.

Ils font constamment des incursions sur le territoire des Portugais, contre lesquels leur haine est aussi violente que juste; elle est due aux pra-

tiques honteuses des marchands qui sont allés dans leur pays pour acheter des esclaves. Ils ont pour armes des flèches empoisonnées, des lances, et des zagaies, enfin des mousquets que les Arabes vendent à ceux des territoires septentrionaux. Les commerçans portugais leur en fournissent aussi, échangeant ainsi, par l'avidité des richesses, leur propre sûreté contre des esclaves, de l'or et de l'ivoire.

Dans une de leurs dernières irruptions, ils s'étaient avancés en si grand nombre dans la presqu'île de Caboceiro, qu'ils avaient forcé les Portugais à quitter la campagne. Ils avaient détruit les plantations, brûlé les cases des esclaves, et tué ou emmené en captivité toutes les personnes qui étaient tombées entre leurs mains; ils pénétrèrent même dans un fort, renversèrent l'image de saint Jean qui était dans la chapelle, transformèrent la chasuble du prêtre en habit de cérémonie pour leur chef, et pillèrent la maison du gouverneur.

Pour s'opposer aux incursions de ces maraudeurs, les Portugais ont contracté des alliances avec des tribus indigènes qui habitent la côte; elles parlent la même langue que les Makouas, et sont tombées de bonne heure sous la domination des Arabes; soumises par les Portugais, elles sont obligées au service militaire et au paiement d'un tribut. Cependant il ne faut pas trop compter sur